

citée page 55, *La Somnambula* est citée page 84 mais manque dans l'index...).

On reste donc un peu déçu, n'ayant pas trouvé là l'instrument de référence souhaitable, même si l'on apprécie la volonté de synthèse effectuée par Patrick Besnier. Elle n'excluait pas un peu plus de vigilance et d'exhaustivité dans la collation des pièces, tant le lecteur d'aujourd'hui se trouve démuné pour accéder à ces auteurs aux éditions partielles ou peu accessibles.

[LISE SABOURIN]

KARIN BECKER, *Gastronomie et littérature en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Orléans, Éditions Paradigme, 2017, 192 pp.

Karin Becker rassemble dans ce volume des articles parus de 2003 à 2011, pour certains déjà présents dans sa thèse d'habilitation sur la gastronomie dans la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle (*Der Gourmand, der Bourgeois und der Romancier. Die französische Esskultur in Literatur und Gesellschaft des bürgerlichen Zeitalters*, Francfort, Klostermann, 2000, «Analecta Romanica»). Organisé, outre introduction et conclusion, en cinq chapitres («L'art culinaire vu par les romanciers», «Aspects sociaux et moraux de l'alimentation», «Les manières de table: l'homme sans contrainte», «Le mangeur et son corps», «La gourmandise et l'érotisme»), le livre étudie le lien entre les romanciers et le développement des arts de la table avec subtilité.

Les frontières sont parfois floues entre les auteurs de guides gastronomiques et de fictions littéraires, les écrivains, eux-mêmes souvent gourmands, n'hésitant pas à sauter le pas en se lançant comme Dumas dans un *Dictionnaire de cuisine*. Mais, même si les romans pratiquent l'effet de réel, ils sont des miroirs déformants du quotidien, chaque créateur donnant sa propre vision, orientée positivement ou négativement selon ses intentions. Ainsi Balzac et Maupassant se plaisent-ils à souligner le fossé entre cuisine des restaurants parisiens et des demeures privées provinciales, à scruter les rites du service de table, mais aussi à critiquer les idéaux du temps sur l'étiquette et les manières, les préjugés concernant la sveltesse féminine ou les risques de l'obésité et de l'addiction. Parodie et ironie s'introduisent subrepticement dans ce que les traités culinaires présentent plutôt avec emphase, rétablissant ainsi l'écart entre littérature et documentation.

[LISE SABOURIN]

VINCENT LAISNEY, *En lisant en écoutant. Lectures en petit comité, de Hugo à Mallarmé*, Paris, Les Impressions Nouvelles, 2017, 219 pp.

L'histoire de la lecture à haute voix en cercle restreint au XIX<sup>e</sup> siècle n'ayant pas encore été écrite, Vincent Laisney a enquêté afin d'en retracer les étapes essentielles. Cette pratique sans véritable protocole, il ne faut pas la confondre avec les redoutables lectures dans les salons, aristocratiques ou non, d'ailleurs abondamment documentées et dont Balzac a dit qu'elles étaient un malheur auquel ne pouvaient échapper ni un homme du monde ni une femme à la mode; encore moins avec les lectures officielles devant un comité de professionnels (comédiens, directeurs de théâtres). À l'origine des investigations, le tableau de Théo van Rysselberghe intitulé *Une Lecture* (1903) – titre initial:

*La Lecture par Émile Verhaeren* – dont la genèse est connue: Verhaeren lit ses vers en les scandant du bras à un public d'élite composé de Gide, Maeterlinck et de cinq autres protagonistes oubliés aujourd'hui mais dont l'attitude est également valorisée. Il s'agit d'une authentique séance de lecture à haute voix dans le salon bourgeois du poète, plutôt que d'un arrangement, d'une allégorie ou d'un hommage à la manière de Fantin-Latour. Victime d'une mauvaise information – une blague belge? – le détective ne verra pas la toile à Gand et devra se contenter d'une reproduction.

Cette pratique culturelle connut son âge d'or entre 1824 et 1834, après l'abandon des lectures trop longues (citons les 24 000 vers du *Philippe-Auguste* de Parseval-Grandmaison sous la Restauration); à la fin du siècle elle n'avait rien perdu de sa vitalité, si bien qu'on peut voir dans les lectures de la période post-symboliste un «archétype de la lecture littéraire à haute voix», sans excepter les spectacles poétiques sous la houlette de Paul Fort de 1890 à 1893. La plupart des écrivains ont partagé l'habitude de soumettre leurs essais à un petit nombre de confrères, c'est ce qu'illustre le tableau choisi et qu'avaient déjà signalé Sainte-Beuve et Nerval en 1832, Mme Daudet en 1882. Cénacle ou petit comité, l'opération a pour but de recueillir l'avis d'amis ou de pairs, de s'assurer que l'œuvre est viable ou de comprendre qu'elle doit être perfectionnée. C'est notamment le cas des apprentis qui retravaillent leurs manuscrits sur la suggestion d'une autorité, Nodier ou Hugo; c'est aussi celui de Flaubert en 1849 pour le «*crash test*» de *La Tentation de saint Antoine* qui consterna Du Camp et Bouilhuet. Lors de ces «performances», les uns fascinent leur auditoire (Hugo, Musset, Baudelaire, Edmond de Goncourt, Villiers), les autres souffrent en silence (applaudie chez Hugo, «La Frégate» de Vigny fait naufrage chez Mme d'Agoult; le «Bhagavat» de Leconte de Lisle pétrifie les invitées) ou bien protestent (Mallarmé), jusqu'à provoquer un esclandre (Rimbaud). On pourrait ajouter le cas plus rare de ceux qui s'épuisent nerveusement (Constant lisant *Adolphe* en 1817), ou qui trompent leur auditoire (Mérimée lisant *Lokis* en 1869). Esquissant une sémiologie de la lecture, V. Laisney n'oublie donc pas le lecteur, qu'il lise ses propres œuvres ou celles d'un confrère. Même s'il arrive que les poètes ne soient pas les mieux placés pour dire leurs œuvres, on voit que les professionnels, formatés ou non par le Conservatoire, ne l'emportent pas toujours sur les «lecteurs de charme». Les exemples des diverses méthodes pour tester les œuvres ne manquent pas, que l'on soit dans le «grenier» de Delécluze (les scènes d'anthologie qui émaillèrent les matinées de «M. Chabannais» auraient pu être évoquées) ou dans son opposé parfait, le salon de Mme Récamier où, pendant trente ans, se succédèrent devant une élite parisienne des lectures dont l'écho nous est parvenu grâce à Latouche, Lamartine, Ballanche, Sainte-Beuve, Janin.

Érudite mais jamais pesante, cette évocation au fil de 80 brefs chapitres a aussi le mérite d'aborder l'art de la diction et de nous inciter à écouter à nouveau la voix de Verhaeren ou d'Apollinaire enregistrée à l'initiative de F. Brunot, dans des circonstances hélas bien différentes du rite désormais archaïque d'une lecture réservée à quelques amis...

[MICHEL ARROUS]

BENJAMIN ANTIÉRIER, ALEXIS DE COMBEROUSSE, *Le Marché de Saint-Pierre, mélodrame en cinq actes, suivi de nombreux documents inédits*, présentation de